Littérature, exil et migration

Alexis Nous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4091>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.4091

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2018

Pagination : 161-164

ISBN : 978-2-919040-40-7

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Alexis Nous, « Littérature, exil et migration », *Hommes & migrations* [En ligne], 1320 | 2018, mis en ligne le 01 janvier 2018, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4091> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.4091>

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE, EXIL
ET MIGRATION

Par ALEXIS NOUSS, *professeur de littérature générale et comparée, université d'Aix-Marseille, chaire « Exil et migrations » (Collège d'études mondiales, Paris).*

Un migrant a besoin d'une carte, ou d'un GPS, mais pas d'un livre. À la rigueur d'un manuel de conversation ou d'un guide sur le droit d'asile mais d'un ouvrage de littérature, non. De toute façon, celles et ceux qui nous arrivent par la Méditerranée nous arrivent sans bagage. Nous, en revanche, et parce qu'ils arrivent sans bagage, devons essayer de comprendre – qui sont-ils, ce qu'ils vivent, ce qu'ils ont vécu – et l'une des fonctions de la littérature a toujours été d'éclairer le réel. Non de l'expliquer, non de le dépecer, mais de le rendre proche, d'en faire une réalité pour la conscience. Sans Hugo, sans Zola, les lois sociales en France n'auraient pas connu leur progrès ; sans Elie Wiesel ou Primo Levi, le « devoir de mémoire » n'aurait pu convaincre.

Car la proximité spatiale, dans nos villes et sur nos écrans, ne signifie pas que les migrants d'aujourd'hui nous soient proches. Le réflexe, quand il opère, est d'accueil ou d'hospitalité en fonction de règles éthiques qui s'appliquent à une figure abstraite. Mais répond-il à la densité de l'expérience éprouvée en son corps et en son âme par chaque migrant ? Un exemple tiré de l'actualité littéraire : *Tropique de la violence* de Natacha Appanah figurait parmi la sélection 2017 du Prix littéraire de la Porte Dorée. Or l'image de ce titre pouvait réunir tous les autres ouvrages sélectionnés, sous divers modes : violence physique, psychique, sexuelle, politique, sociale... Les lire nous amène ainsi à porter un autre regard sur ceux-là qui apparaissent dans les jungles, les villes, les camps ou les écrans de télévision.

En outre, les migrants d'aujourd'hui subissent un effet de masse qui les rend indistincts et menaçants. Peut-être qu'il est difficile de se mobiliser pour des hommes, des femmes, des enfants dont on ne sait pratiquement rien sinon, vaguement, le pays d'origine et l'itinéraire. L'une des difficultés majeures tient à ce que Freud appellerait le syndrome de la masse qui frappe tous ceux et celles qui arrivent sur les rives et les frontières de l'Union européenne, les réduisant à une silhouette anonyme. Contrairement aux migrations précédentes, d'ampleur moindre et de nature différente, les exilés d'aujourd'hui sont perçus comme une masse qui nie aux arrivants toute subjectivité et toute individualité. Le terme même de « migrant », dans sa neutralité, épouse l'anonymat propre à une rationalité gestionnaire et à une catégorisation strictement socio-économique. Alors que l'Académie française a reçu Hector Bianciotti, Assia Djebar, François Cheng ainsi que, les deux dernières années, Dany Laferrière et Andreï Makine, tous écrivains dont le parcours d'écriture double le parcours d'exil, il est déplorable que la France, entre autres pays européens, peine à identifier le profil de ces migrants anonymes qu'elle est vouée à accueillir, dont une partie a disparu avant d'atteindre destination et dont le reste est reçu dans des conditions désastreuses. Elle oublie que ce sont des exilés comme l'ont été Du Bellay ou Victor Hugo. La littérature le lui rappellerait, elle qui, même épique, a l'œil à la fois individuant et symbolisant ; elle isole des personnages et en fait des figures, passant de l'action au mythe. Ils

LITTÉRATURE

bougent tous dans *L'Odyssée* mais le voyageur, c'est d'abord Ulysse (« Heureux qui... ») ; ils souffrent tous mais les misérables, ce sont avant tout Fantine et Cosette. La littérature nomme le visage des sans-visages.

Au demeurant, la littérature nourrit un lien privilégié avec la migration, lien qui se renforce encore aujourd'hui. Si l'histoire de la littérature occidentale est tramée de déplacements exiliques, de Dante et Pétrarque à Gombrowicz et Nabokov, au-delà du biographique, elle choisit dans sa matière de suivre un arc qui, de l'antique au moderne, épouse l'expérience de l'exil : depuis *L'Odyssée*, his-

toire des errances d'Ulysse en Méditerranée, jusqu'à *l'Ulysse* de James Joyce, histoire des errances du Juif Leopold Bloom à Dublin ; depuis *Tristia* (*Les Tristes*), recueil des lettres qu'écrivit à ses proches le grand poète latin Ovide, banni sur les rives de la Mer Noire, jusqu'à *Tristia*, recueil de poèmes

Contrairement aux migrations précédentes, d'ampleur moindre et de nature différente, les exilés d'aujourd'hui sont perçus comme une masse qui nie aux arrivants toute subjectivité et toute individualité.

d'Ossip Mandelstam que Staline exila en Sibérie et depuis *Les métamorphoses* du même Ovide jusqu'à *La métamorphose* de Kafka, histoires d'exil d'une forme vivante à une autre vivante. Sans omettre le substrat religieux monothéiste qui favorise les récits d'exil (l'exode de l'Ancien Testament, la fuite en Égypte du Nouveau Testament et l'hégire dans le Coran).

Des contemporains suivent cet élan, qu'ils aient ou non connu l'exil, avec en français Tahar Ben Jelloun, Alain Mabanckou, Marie NDiaye, Fatou Diome, Laurent Gaudé, Mathias Énard... Parallèlement, le lien se renforce aujourd'hui par un double régime textuel qui accompagne le phénomène migratoire. Pour cause de guerre ou de misère, pour des raisons politiques, économiques, voire environnementales, des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants fuient leur lieu de naissance ou de résidence et tentent d'arriver en Europe. Cette actualité, avec les situations dramatiques qu'elle entraîne, a mis en lumière l'importance du

récit dans le destin du sujet migrant. À deux titres : l'arrivant, s'il veut être admis comme réfugié, doit fournir un récit de son parcours qui satisfera aux conditions d'octroi du statut, au point que certains *scenarii* sont préférés parce qu'ils ont prouvé leur efficacité. En outre, on constate, recueillis sur des sites web ou sur papier, une prolifération de récits de vie comme si les exilés, dépouillés de leur appartenance sociale quand ce n'est pas de tout document officiel, éprouvaient le besoin de se reconstituer une identité en racontant leur histoire.

Comment, toutefois, la nommer, cette littérature qui permettrait d'approcher l'expérience migratoire ? Littérature migrante ? La théorie littéraire, depuis plus de trois décennies, a désigné un certain corpus sous cette appellation. Sans définition précise ou consensuelle, cette production acquiert une grande pertinence si la critique en élargit l'abord dans le contexte tendu des migrations contemporaines. La notion de littérature migrante est floue et hésite à qualifier les auteurs ou les œuvres. Certes, on ne s'étonnera pas qu'une littérature censée passer des frontières ne présente que des limites floues : elle migre, elle migre, la littérature migrante. On demande cependant à savoir si le syntagme désigne une production littéraire écrite par des écrivains migrants, ou descendant de migrants, ou celle qui traiterait de thèmes liés à la migration, tels que le déracinement, la nostalgie, le passage des langues ou encore celle qui, dans sa poétique même, tend à exprimer l'éthos migratoire, une littérature de la migration dans ce cas ? La confusion règne et le second critère semble souvent devoir être légitimé par le premier comme si seuls des écrivains directement et biographiquement concernés par le processus migratoire pouvaient écrire des ouvrages relevant de la catégorie.

La constitution d'un tel corpus, accompagnée de son étude, commence dans les années 1980 au Québec puis elle est relayée en France avec moins de force, notamment parce que la notion doit rivaliser avec d'autres désignations et particulièrement la « littérature francophone ». Dans le monde

anglophone, la *migration literature* ou *migrant literature* doit trouver ses marques par rapport à la *post-colonial literature* alors qu'en Allemagne la *Migrantenliteratur* doit régler ses comptes avec le discours post-national et qu'aux États-Unis, l'*ethnic literature* questionne l'homogénéité d'une culture canonisée. On comprend immédiatement que, de même que chaque culture linguistique et/ou nationale possède ses normes en matière d'accueil de l'étranger, chaque système littéraire va aménager une place spécifique à la littérature dite « migrante ». Ce qui ne va pas sans hésitation à l'intérieur même d'une sphère linguistico-culturelle puisque, par exemple, le lexique francophone oscille, au singulier ou au pluriel (autre indétermination et autre aveu de difficulté conceptuelle), entre littérature migrante, écriture migrante, littérature immigrante, littérature (issue) de l'immigration, littérature immigrée, littérature frontalière ou des frontières, et encore les désignations, plus ciblées, de littérature néo-québécoise, littérature beur, littérature franco-maghrébine, littérature africaine de langue française, littérature caraïbe ou antillaise, etc., sans compter les appellations recourant aux variantes préfixantes de « culturel » : littérature interculturelle, multiculturelle ou transculturelle.

Une faille méthodologique initiale marquera le domaine des littératures migrantes si la biographie influence l'appartenance au courant et le détermine. Car si Jules Verne vogua en Atlantique et en Méditerranée, il ne s'aventura pas vingt mille lieues sous les mers, de la terre à la lune et jusqu'au centre de la terre. Si Conrad a voyagé au Congo avant d'écrire *Heart of Darkness*, on ne demande pas aux auteurs de littérature de voyage d'avoir fait le tour du monde, de même que n'est pas exigé pour les auteurs de roman policier de posséder l'expérience professionnelle de Sherlock Holmes ou Philip Marlowe. Quatre ans à Rome, dans la magnificence papale du Sacré Collège dont son oncle était le doyen et lui un genre d'administrateur, ont permis à Du Bellay d'écrire les misères psychiques de l'exil avec une rhétorique exemplaire. À

la dérive biographisante ramenant la littérature migrante à l'identité de ses auteurs, trois grandes objections se font entendre. Premièrement, combien de temps les auteurs demeurent-ils des écrivains migrants et, lorsqu'ils cessent de l'être, leur œuvre perd-elle – y compris rétroactivement – son appartenance à la littérature migrante ? Deuxièmement, un effet de ghetto ne menace-t-il pas de ne pas intégrer pleinement cette production dans le système littéraire ? Troisièmement, n'est-il pas vrai que toute littérature soit migrante dans la mesure où l'acte littéraire produit un écart par rapport à la norme des usages d'une langue dans une société donnée, ce que Proust affirmait en clamant que les chefs-d'œuvre littéraires étaient écrits comme en langue étrangère ?

Quoi qu'il en soit, la catégorie garde son intérêt autant dans le contexte d'une mondialisation multipliant déplacements transfrontaliers et croisements de langues et de cultures que dans le cadre, plus conflictuel,

des migrations contemporaines. De fait, une interrogation sur la littérature migrante croise différents axes de réflexion tels que ceux portant sur la nature des frontières, le sort de l'État-nation, le pluralisme culturel (métissage, créolisation, hybridité), l'héritage du cosmopolitisme, les dispositifs de nomadisme ou la constitution des diasporas. Mais la réception de cette littérature doit-elle retenir sa valeur sociologique sans que ne soient véritablement dégagés des traits formels spécifiques ? Peut-on, en d'autres termes, aller plus loin et traiter de la littérature migrante en tant que genre littéraire ?

Dans cette perspective, une littérature dite « migrante » devra d'abord faire migrer langue et écriture, quel que soit le statut de l'écrivain. Si l'on accole l'étiquette à Conrad en arguant de son passage du polonais à l'anglais et du choix de cette dernière comme langue d'écriture, on oublie souvent que l'anglais de Conrad est sa troisième langue, non sa deuxième qui était le français,

Dans cette perspective, une littérature dite « migrante » devra d'abord faire migrer langue et écriture, quel que soit le statut de l'écrivain.

LITTÉRATURE

appris et pratiqué lors de ses années d'exil en France avant l'installation en Grande-Bretagne. De même pour Nabokov qui, du russe à l'anglais, transita par le français dans lequel il écrivit. De même pour le bilinguisme de Beckett qui doit être déradicalisé en le mâtinant d'allemand. Une écriture migrante, donc, fera la littérature migrante et la rendra apte à traduire ce qu'implique le cheminement migratoire. Un exemple puissant en a été donné lorsqu'en 2014, la Comédie de Caen monta *En attendant Godot* avec Vladimir et Estragon

Une des vocations essentielles de la littérature est de donner accès à des expériences humaines échappant aux normes du connu dans une société donnée.

identifiés à des migrants en attente d'un visa ou d'un passeur. De même que pour tout phénomène échappant aux normes intellectives et sensibles, l'expérience migratoire cherchera à être dite par des moyens reflétant les blessures et les métamorphoses de l'identité et de la parole. Les langues d'Aimé Césaire, de René Depestre ou d'Édouard Glissant, celles de Rachid Boudjedra, de Mohamed Dib ou de Kateb Yacine, qu'elles choisissent la flamboyance ou le dénuement, le lisse ou le rugueux, la transparence ou l'impureté, l'obéissance ou la rébellion à l'endroit du code langagier, toutes font dériver le lecteur vers des paysages dont l'étrangeté dérange ses perceptions et ses jugements, l'amenant à éprouver les vertiges de la migration.

Une des vocations essentielles de la littérature est de donner accès à des expériences humaines échappant aux normes du connu dans une société donnée. La littérature migrante n'y échappe pas et cette potentialité la fait précisément muer en littérature exilique. Elle devient patrie des

sans-patrie, offrant l'hospitalité à ceux que la loi repousse. Trois fonctions lui reviennent : témoigner quant à la nature des parcours migratoires ; mettre en mots leur part d'indicible ; rendre visible ce que les pouvoirs souhaitent conserver invisible. À cela s'ajoute une dernière fonction, des plus subversives, qui concerne l'histoire littéraire et qui consiste à brouiller les classifications des œuvres selon des critères d'appartenance nationale. La littérature migrante jouera donc un rôle majeur dans la compréhension des phénomènes migratoires contemporains, suscitant une connaissance de ces itinéraires de métissage et de ces identités déracinées qui peut aider à l'élaboration de politiques d'accueil adéquates.

Or ces politiques s'appuieront sur l'héritage éthique que la littérature a véhiculé et façonné pour la conscience et la culture occidentales, cette littérature évoquée plus haut dans son rapport à l'exil. On parlera alors d'une littérature exilique en miroir du phénomène exilique, incluant la production littéraire cernée sous l'appellation de littérature migrante afin de faire fructifier les œuvres qu'elle regroupe dans le terreau antérieur. On peut venir d'ailleurs et écrire ici ; on peut venir d'ici et écrire l'ailleurs. En ce sens, la littérature exilique ouvre à ce que, depuis Goethe, on nomme la littérature mondiale et, plus récemment dans le monde francophone, la « *littérature-monde* » ou une littérature « *plus grande que nous*¹ ». Deux poètes exilés, l'un juif, l'autre palestinien, l'ont chantée en écho, Paul Celan : « [ton pays] émigre partout, comme la langue² » et Mahmoud Darwich : « *Et la terre se transmet comme la langue*³ ». ■

1. Du titre de deux manifestes lancés à l'initiative de Michel Le Bris, en 2007 et 2017 respectivement. 2. Paul Celan, *La rose de personne*, trad. de M. Broda, Paris, Le nouveau commerce, 1979, p. 143. 3. Mahmoud Darwich, *La terre nous est étroite et autres poèmes*, trad. de E. Sanbar, Paris, Poésie/Gallimard, 2000.